

## « UNE CITÉ DES HOMMES » ?

### REPRÉSENTATIONS DU MASCULIN DANS LA PENSÉE DE CHRISTINE DE PIZAN

#### PRÉSENCES CONTEMPORAINES

Dans l'anthologie *Écrits féministes de Christine de Pizan à Simone de Beauvoir*, présentée par Nicole Pellegrin, l'écrivaine franco-italienne Christine de Pizan occupe la première place et est citée comme la première représentante de ce « féminisme » de longue durée<sup>1</sup> qui est particulier au contexte culturel français. La mention de Christine de Pizan dans cette publication récente montre qu'elle dispose, et ceci comme aucun autre auteur médiéval excepté Dante, d'une étonnante présence dans la mémoire collective de notre époque, présence dont les traces sont multiples et internationales.

Deux autres exemples viennent conforter cette observation : le premier est une photo présentée lors de l'exposition berlinoise *Die Staatsbibliothek und Ich (La Bibliothèque de l'État et moi)*. A cette occasion, la photographe Bettina Flitner avait demandé à vingt-quatre personnalités de la vie publique de poser devant sa caméra avec leur livre préféré provenant de cette bibliothèque. Sur l'une de ces photographies, on aperçoit la journaliste féministe Alice Schwarzer tenant dans ses mains un énorme volume folio du XV<sup>e</sup> siècle : il s'agit de l'unique exemplaire de la traduction allemande du *Livre des faits d'armes et de chevalerie* que Christine de Pizan écrivit en 1410 et qui fut traduit en allemand quelques décennies plus tard<sup>2</sup>.

Mon deuxième exemple se rapporte au *biopic* italien *Christine/Cristina* (2010) de la réalisatrice et actrice Stefania Sandrelli. Christine, interprétée par Amanda Sandrelli, la fille de la réalisatrice, y est représentée comme une jeune femme courageuse et sensible. La future écrivaine est une mère de trois petits enfants qui se défend courageusement dans un Moyen Âge tardif quelque peu de pacotille et qui réussit à se frayer un chemin dans une société presque exclusivement masculine grâce à quelques hommes de bonne volonté et de bon aloi. Pour répondre aux besoins d'une production grand public, Sandrelli imagine une rencontre fatidique entre Christine de Pizan et le théologien Jean de Gerson, ces deux « géants » de la fin du Moyen Âge, de laquelle va naître une chaste histoire d'amour.

L'historien Georges Duby avait pourtant déjà remis en question la notion de « Mâle Moyen Âge », et cette vision quelque peu simpliste d'une masculinité dominante, voire triomphante, au Moyen Âge a été réfutée par nombre de recherches ainsi que par des expositions, notamment celle intitulée *Krone und Schleier (La couronne et le voile)*<sup>3</sup> réalisée en 2005 à Bonn et à Essen.

Le cadre thématique du présent ouvrage centré sur les représentations du masculin dans les œuvres des écrivaines françaises nous donne l'occasion de mettre en lumière les représentations littéraires et visuelles du masculin dans l'œuvre de Christine de Pizan, d'examiner comment y interagissent le féminin et le masculin et comment sont peuplés l'*Orcus* des misogynes et le *Panthéon* de la masculinité idéale. Et comme 2013 était l'année du 700<sup>e</sup> anniversaire de son

---

<sup>1</sup> N. Pellegrin (éd.), *Écrits féministes de Christine de Pizan à Simone de Beauvoir*, Paris, Flammarion, 2010, p. V.

<sup>2</sup> La photo prise dans la grande salle de lecture est reproduite dans le catalogue *Die Staatsbibliothek und Ich*. Bettina Flitner porträtiert 24 Persönlichkeiten mit Schätzen aus der Staatsbibliothek zu Berlin-Preußischer Kulturbesitz, B. Schneider-Kempf (éd.), Berlin, Staatsbibliothek zu Berlin-Preußischer Kulturbesitz, 2011, p. 45.

<sup>3</sup> J. Frings et J. Gerchow (éd.), *Krone und Schleier : Kunst aus mittelalterlichen Frauenklostern*, Munich, Hirmer, 2005.

célèbre compatriote Boccace dont les œuvres ont inspiré Christine, il nous paraît opportun de nous interroger sur les rapports entre ces deux écrivains et sur la façon dont Christine fait connaître Boccace en France, et ce bien avant ce que l'on considère comme le début 'officiel' de sa réception française, à savoir les activités de Marguerite de Navarre et de son entourage, de cette femme de lettres qui en 1545 fait traduire son *Décameron*.

Rappelons rapidement quelques données biographiques<sup>1</sup> : Christine de Pizan, née à Venise vers 1364, est la fille de Tommaso da Pizzano, un scientifique originaire du Nord de l'Italie qui immigre suite à ce qu'on appellerait aujourd'hui la « fuite des cerveaux ». Il quitte son poste de conseiller municipal à Venise pour celui de médecin et d'astronome à la cour du roi de France Charles V, attiré par le prestige de Paris et de la cour royale (« le desir de veoir les estudes de Paris et la haultesce de la court françoise<sup>2</sup> »), mais sans doute aussi par ce roi érudit. Nous savons peu de choses sur la mère de Christine outre le fait qu'elle provenait d'une famille renommée de médecins de la région de Bologne<sup>3</sup>. Trois ans plus tard, Tommaso fait venir sa famille à la cour royale et Christine grandit ainsi dans un milieu intellectuel et social extrêmement privilégié. Dans *L'Advisioin Cristine* (1405), son traité politique partiellement autobiographique, elle se remémore cet événement crucial pour l'histoire de sa famille :

Grandement fut receue la femme et enfans de [...] Maistre Thomas, mon dit pere, arrivez a Paris, lesquelz le tres benigne bon saige roy vout veoir et recepvoir joieusement. Laquelle chose fust faicte tost après leur venue, atout leurs abis lombars, riches d'aournement et d'atour selon l'usage des femmes et enfans d'estat. Ou chastel du Louvre a Paris ou mois de decembre estoit ledit roy, lors que la presentacion dudit mainage a belle et honnorable compaignie de parens fu a ses yeux manifeste, laquelle femme et famille a tres grant joie et grans offres les receipt<sup>4</sup>.

La femme et les enfans de [...] maître Thomas, mon père, furent très bien reçus à leur arrivée à Paris, et le bon et sage roi voulut les voir et les recevoir joyeusement. Ce qui fut fait peu de temps après leur arrivée, dans leurs habits lombards, avec les riches toilettes et parures qui étaient d'usage pour les femmes et enfans de noble condition. Le roi se trouvait à Paris dans le château du Louvre, au mois de décembre, lorsqu'eut lieu la présentation de cette famille, entourée d'une belle et honorable compaignie de parents, et il reçut la femme et le reste de la famille avec une très grande joie et de nombreux présents<sup>5</sup>.

Cependant, l'existence de Christine sera bientôt bouleversée par la mort de trois de ses proches : celle du Roi Charles V en 1380 et, quelques années plus tard, celle de son père et de son mari qui la laissera veuve à l'âge de vingt-cinq ans. A la suite de ces événements, la situation matérielle de Christine et de sa famille devient de plus en plus précaire. Cette expérience de la pauvreté féminine sera décrite de manière précise et détaillée dans la partie autobiographique de son *Advisioin Cristine*. Du reste, l'auteure fait preuve d'un « regard vif et perspicace sur les pauvres et les formes de pauvreté de son époque<sup>6</sup> [...] » dans presque tous ses écrits.

Plus tard, elle travaille vraisemblablement comme copiste de manuscrits et dirige peut-être un atelier avec d'autres copistes et miniaturistes. En 1399, elle termine les *Cent Balades*, son premier recueil de poésie destiné à la reine Isabeau de Bavière. Durant les décennies suivantes, jusqu'à sa mort vers 1430, elle devient une auteure renommée à Paris, dans l'entourage des cours de nobles qui deviendront ses mécènes, et ses œuvres connaissent déjà un rayonnement

---

<sup>1</sup> Voir M. Zimmermann, *Christine de Pizan*, Reinbek, Rowohlt, 2002, et F. Autrand, *Christine de Pizan*, Paris, Fayard, 2009.

<sup>2</sup> Ch. de Pizan, *Le Livre de l'advisioin Cristine*, par L. Dulac et C. Reno (éd.), Paris, Champion, 2001, p. 96-97.

<sup>3</sup> Pour le milieu social d'origine de Christine de Pizan, je renvoie aux publications de l'historien N. Wandruszka, dont la première s'intitule « The Family Origins of Christine de Pizan : Noble Lineage between City and Contado in the Thirteenth and Fourteenth Centuries », in : E. Hicks (éd.), *Au champ des escriptures. III<sup>e</sup> colloque international sur Christine de Pizan*, Paris, Champion, 2000, p. 111-130.

<sup>4</sup> Ch. de Pizan, *Le Livre de l'advisioin Cristine*, L. Dulac et C. Reno (éd.), Paris, Champion, 2001, p. 96-97.

<sup>5</sup> La vision de Christine, trad. A. Paupert, in : D. Régner-Bohler (éd.), *Voix de femmes au Moyen Âge. Savoir, mystique, poésie, amour, sorcellerie. XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, 2006, p. 495-496.

<sup>6</sup> O. G. Oexle, « Christine et les pauvres », in : M. Zimmermann et D. De Rentis (éd.), *The City of Scholars. New Approaches to Christine de Pizan*, Berlin et New York, De Gruyter, 1994, p. 219.

européen.

Avec Christine qui conquiert « son statut d'écrivain en dépit ou plutôt à cause de son histoire : étrangère, femme et veuve<sup>1</sup> », c'est quelque chose de tout à fait nouveau qui commence, car nous avons affaire à une personnalité d'auteur(e) qui marque fortement son œuvre, comme le souligne Daniel Poirion :

Pour la première fois en France, nous ne pouvons séparer l'étude de l'œuvre et celle de l'écrivain. Voilà, au sens qui deviendra classique, notre premier *auteur*, et cet *auteur* est une femme<sup>2</sup>.

Examinons à présent la forme littéraire sous laquelle Christine relate cette crise existentielle et son issue.

## UNE MÉTAMORPHOSE BIEN PARTICULIÈRE

La métamorphose dont il sera question ici fait partie de ce que l'on pourrait appeler le projet autobiographique de Christine<sup>3</sup>. Celui-ci renvoie à son tour à ce grand et lent mouvement qui s'ébauche dès le XII<sup>e</sup> siècle et que l'historien russe Aron J. Gourevitch considère comme « la naissance de l'individu dans l'Europe médiévale<sup>4</sup> ». En tant que femme qui n'occupe pas la place imposée à son sexe dans la société médiévale, Christine doit faire face à des problèmes particuliers qui donnent lieu aux questionnements suivants : comment, et en quelles catégories, réfléchir sur soi-même en tant qu'individu genré ? Comment transformer cette expérience d'altérité multiple<sup>5</sup> et cette identité (quasi) sans pair dans des représentations littéraires adéquates ?

Comme Philippe Maupeu l'a magistralement démontré<sup>6</sup>, ces questions traversent son œuvre dès le début. Christine y formule des réponses diverses et parfois même contradictoires, avant de trouver dans l'*Advisio Cristine*, une forme que l'on peut considérer comme définitive et de mettre ainsi fin à l'écartèlement du *je* « entre deux images contradictoires de soi<sup>7</sup> », celle d'un objet d'une « mutacion » imposée par Fortune et celle d'un individu 'architecte' de son propre destin hors norme et de son propre mythe.

Ces réserves faites, examinons à présent comment Christine transpose, dans un récit allégorique, ce tournant qui a marqué et bouleversé son existence, dans laquelle elle doit désormais assumer à la fois le rôle de père de famille et celui de femme écrivain. Christine relate ce tournant existentiel dans *Le Livre de la Mutacion de Fortune* rédigé en 1402/03. Ce long traité philosophique en vers octosyllabes présente l'histoire universelle dans la perspective de l'influence de la déesse Fortune sur l'histoire de l'humanité depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque de Christine. Cette œuvre, à laquelle elle travaille durant trois ans, est un texte-charnière qui marque la « mutation », le passage d'une écrivaine « de cour » à l'auteur des grands traités politiques qu'elle écrira par la suite, notamment le livre sur le Roi Charles V<sup>8</sup>, *La Cité des Dames* et ses réflexions sur la paix. *La Mutacion de Fortune* est particulièrement intéressante pour notre propos,

---

<sup>1</sup> S. Lefèvre, « Christine de Pizan », in : G. Hasenohr et M. Zink (éd.), *Dictionnaire des lettres françaises. Le Moyen Âge*, Paris, Fayard, 1992, p. 280.

<sup>2</sup> D. Poirion, *Le Moyen Âge II ~ 1300-1480*, Paris, Arthaud, 1971, p. 206 (c'est l'auteur qui souligne).

<sup>3</sup> Voir également à ce sujet l'article de K. Brownlee, « Le projet 'autobiographique' de Christine de Pizan : Histoires et fables du moi », in : E. Hicks (éd.), *op. cit.*, p. 5-23.

<sup>4</sup> C'est aussi le titre de la monographie d'A. J. Gourevitch qui nous incite pourtant à abandonner une « conception 'téléologique' » qui ferait commencer une telle histoire avec Abélard et propose plutôt de parler d'un processus d'« individualisation de la personne » (*id. ibid.*, *La naissance de l'individu dans l'Europe médiévale*, Paris, Seuil, 1997, p. 19).

<sup>5</sup> N'oublions pas que par son origine l'existence de Christine renvoie aussi à une altérité culturelle.

<sup>6</sup> Voir Ph. Maupeu, « Les voyages allégoriques de Christine de Pizan (Le Chemin de Long estude, Le Livre de Mutacion de Fortune, L'Advisio Christine) », in : *id.*, *Pèlerins de vie humaine. Autobiographie et allégorie narrative de Guillaume de Deguileville à Octovien de Saint-Gelais*, Paris, Champion, 2009, p. 401-474.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 452.

<sup>8</sup> Un détail intéressant dans ce contexte : Christine offre l'un des manuscrits, le ms. 9508 de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, à Philippe Le Hardi, duc de Bourgogne. Peu de temps après, celui-ci lui commandera la biographie de son frère défunt Charles V.

car elle contient, dans le premier livre, une partie autobiographique et le récit d'un changement de genre tout à fait étonnant et unique, annoncé dès le début afin de créer une sorte de suspens ou d'éveiller la curiosité de son lectorat :

Mais, pour mieulx donner a entendre / La fin du procès ou vueil tendre, / Vous diray, qui je suis, qui parle, / Qui de femelle devins masle / Par Fortune, qu'ainsy le vout ; / Si me mua et corps et vout / En homme naturel parfait<sup>1</sup>.

C'est par le biais de cette métamorphose que Christine de Pizan nous relate comment elle surmonte une crise avant de devenir l'intellectuelle qui vivra de sa plume et acquerra une position de plus en plus forte dans le champ littéraire de son époque.

Mais avant cette séquence-clé<sup>2</sup>, on découvre, en abrégé, l'histoire de sa vie par laquelle elle se légitime en tant qu'auteure du texte subséquent, une histoire de naissance, d'enfance et de jeunesse qui soudain se transforme en *Historia calamitatum*, pour citer le célèbre ouvrage d'Abélard que Christine a certainement connu, peut-être dans la traduction française de Jean de Meun datant du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Citons ici le passage où elle décrit de manière détaillée ce qu'elle appelle « l'estrangle cas [...] / comment de femme homme devins<sup>4</sup> ». Cette métamorphose, après avoir été de nouveau annoncée aux lecteurs et lectrices, est encore une fois retardée par un long recours à la mythologie et à Ovide<sup>5</sup> : une voix narratrice nous raconte tout d'abord les histoires de Tirésias et d'Iphis<sup>6</sup> – c'est-à-dire la métamorphose d'un homme en femme et celle d'une fille en garçon – d'après le IX<sup>e</sup> livre des *Métamorphoses* d'Ovide, dont l'influence sur « la définition mouvante des sexes et des genres a [...] été considérable<sup>7</sup> [...] ». Contrairement à l'histoire de Tirésias, celle d'Iphis – « Yphis » chez Christine – célèbre « un cas d'irréversibilité sexuelle<sup>8</sup> ». Christine a lu cette fable dans l'*Ovide moralisé* du début du XIV<sup>e</sup> siècle. Cette version médiévale de la métamorphose est agrémentée d'une misogynie cléricale « que le poète romain n'exhibait pas<sup>9</sup> ». Elle comporte en outre une composante homoérotique que l'on ne retrouve pas chez Christine<sup>10</sup>. Le récit de ces métamorphoses lui permet d'en arriver enfin à sa métamorphose personnelle et autobiographique et de faire entendre une autre voix, la sienne, et une autre histoire à ses lecteurs :

Ces miracles Ovide conte, / Mais il couvient que vous raconte / La moye transmutacion, / Qui, par la visitacion / De Fortune, fu remuée, / De femme en homme tresmuee<sup>11</sup>.

La voix féminine retrace tout d'abord les grandes lignes d'une vie en convoquant le topos de la vie comme voyage sur une mer périlleuse, « [...] l'espace figuratif privilégié pour dire les aléas d'une existence subie, soumise au caprice de la Fortune, et non plus orientée par la question éthique au choix<sup>12</sup> [...] ». Ce voyage effectué en compagnie de la « meisgnée<sup>13</sup> », c'est-à-dire de tous ceux qui appartiennent à sa 'maison', se solde par un naufrage, la mort du « bon patron » de la « nef<sup>14</sup> » et l'échouement du navire sur un rocher. Nous apprenons ensuite qu'après une

<sup>1</sup> Ch. de Pizan, *Le Livre de la Mutacion de Fortune*, S. Solente (éd.), Paris, Picard, 1959-1966, t. 1, p. 12.

<sup>2</sup> Voir aussi G. Tanase, « La métamorphose du corps chez Christine de Pizan : masque viril et naissance d'un je poétique », in : M. Moser-Verrey, L. Desjardins et C. Turbide (éd.), *Le corps romanesque. Images et usages topiques sous l'Ancien Régime*, Laval, Presses de l'Université de Laval, 2009, p. 241-231.

<sup>3</sup> Cf. Abaelards *Historia Calamitatum*: Text – Übersetzung. Literaturwissenschaftliche Modellanalysen, D. N. Hasse (éd.), Berlin et New York, De Gruyter, 2001.

<sup>4</sup> Ch. de Pizan, *Le Livre de la Mutacion de Fortune*, *op. cit.*, t. 1, p. 41.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>6</sup> Cf. L. Leibacher-Ouvrard, « Divergences et *Queeriosities* : Ovide moralisé ou les mutations d' 'Iphis en garçon' (XII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup>) », in : J. Day (éd.), *Queer Sexualities in French and Francophone Literature and Film, French Literature Series*, t. 34, 2007, p. 13-35.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>10</sup> Voir *ibid.*, p. 18 : « Mais on retiendra surtout ici que ce passage ne contient plus aucune glose homoérotique » (c'est l'auteure qui souligne). En outre, L. Leibacher-Ouvrard considère la mise en scène de Christine dans sa *Cité des Dames* comme un reniement final de « cette mutation qu'elle avait tant désirée auparavant » (*ibid.*, p. 18).

<sup>11</sup> Ch. de Pizan, *Le Livre de la Mutacion de Fortune*, *op. cit.*, t. 1, p. 46.

<sup>12</sup> Ph. Maupeu, *op. cit.*, p. 425.

<sup>13</sup> Ch. de Pizan, *Le Livre de la Mutacion de Fortune*, *op. cit.*, t. 1, p. 46.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 48.

période de dépression, un événement surprenant marque un nouveau tournant dans sa vie et lui redonne la force de survivre : grâce à l'intervention de Fortune, le moi féminin se sent « transmuee<sup>1</sup> » en homme, tant physiquement que psychiquement. Elle commente le résultat de cette métamorphose de la manière suivante :

Si me levay legierement, / Plus ne me tins en la parece / De plour, qui croissoit ma destrece. /  
Fort et hardi cuer me trovay, / Dont m'esbahi, mais j'esprouvay / Que vray homme fus  
devenu<sup>2</sup>.

À la fin de cette séquence, la narratrice résume et date ces événements avec précision en s'adressant à son auditoire non sans une pointe d'humour :

Comme vous ouëz, encor suis homme / Et ay este ja bien la somme / De plus de .XIII. ans  
tous entiers, / Mais mieulx me plairoit plus du tiers / Estre femme, com je souloie<sup>3</sup>.

Elle situe ce nouveau tournant dans son existence et le changement de sexe social qui l'accompagne aux alentours de 1390. Si l'on fait abstraction de tout ornement mythologique, il s'agit là d'une manière absolument inouïe de décrire un changement de stratégies de survie, un changement radical présenté ici sous une forme tout aussi radicale :

La 'mutacion' de Christine marque sous la forme la plus radicale qui soit, celle de la métamorphose, le nouveau rôle social que la veuve est tenue d'assumer en l'absence de son mari. Elle répare et conduit la nef du ménage, dirige l'équipage : affaire d'homme. Affaire d'homme aussi : l'étude et l'écriture. La 'mutacion' signifie l'entrée en clergie qui remodèle l'identité de Christine : Homme suis, je ne ment pas/ Assez le demonstrent mes pas<sup>4</sup>.

Notons que non seulement la mise en littérature de cette métamorphose, mais aussi l'autobiographie de l'auteure, dont elle nous donne ici une première version avant de revenir plus tard à cette thématique dans son *Avison Cristine* de 1405, sont uniques pour son époque.

Afin de mieux comprendre les conséquences d'une telle *mutacion*, nous examinerons sa représentation visuelle et artistique avant d'analyser les passages textuels proprement dits.

## LE LANGAGE DES MINIATURES

Parmi les miniatures, on trouve deux types d'exemples intéressants, tous issus de manuscrits réalisés de son vivant et sous sa direction et qui par conséquent ont le statut de témoignages authentiques<sup>5</sup>. La première (fig. 1) représente la même 'mutacion' symbolique, en ce qu'elle nous montre Christine dans son étude occupant une position 'masculine' en tant qu'intellectuelle, « clergesse », et trônant dans sa maison, ce qui indique un statut social caractérisé par l'indépendance et une certaine aisance.

Il s'agit d'une représentation de l'auteure qui fait aujourd'hui figure d'icône : on a affaire à une image de travail qui se trouve au début du célèbre manuscrit Harley 4431, le « Manuscrit de la Reine », manuscrit-recueil offert vers 1410/11 à Isabeau de Bavière. Elle met en scène une jeune veuve, vêtue de bleu, cette « couleur nouvelle, [...], couleur promue, couleur mariale, couleur royale » depuis le XII<sup>e</sup> siècle et qui connaît un premier essor et une véritable « promotion 'morale'<sup>6</sup> » au cours du Moyen Âge finissant. Cette figure féminine est représentée en train d'écrire à sa table de travail, encadrée par sa maison.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>4</sup> Ph. Maupeu, *op. cit.*, p. 449.

<sup>5</sup> Au sujet des manuscrits enluminés de Ch. de Pizan, voir l'étude magistrale de I. Villela-Petit dans l'*Album Christine de Pizan*, G. Ouy, C. Reno et I. Villela-Petit (éd.), Turnhout, Brepols, 2012, p. 39-173.

<sup>6</sup> M. Pastoureau, *Bleu. Histoire d'une couleur*, Paris, Seuil, 2014, p. 43, p. 80 ; et : « Puisqu'il n'est ni prescrit ni interdit, son usage est libre, neutre, sans danger. C'est pourquoi sans doute, au fil des décennies, sur le vêtement masculin comme sur le vêtement féminin, sa présence se fait progressivement envahissante. » (*loc. cit.*).

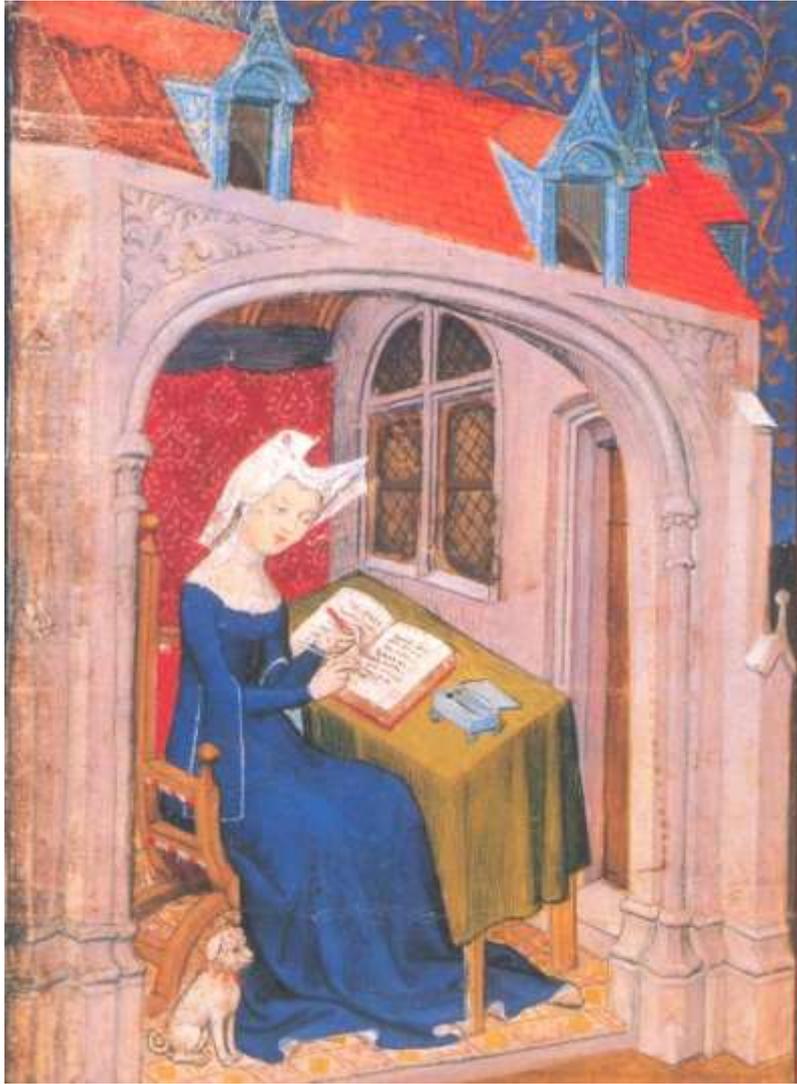


Fig. 1 : Christine de Pizan à sa table de travail. British Library. Ms. Harley 4431, f. 4r.

La deuxième miniature (fig. 2) est issue d'une copie des *Proverbes moraux*, un livre didactique qui s'adresse à un public masculin, comme bon nombre de ses ouvrages. Elle relève de la catégorie des *Lehrbilder*<sup>1</sup> et fait référence au processus d'une 'masculinisation' sociale, de la conquête d'un rôle qui, au Moyen Âge, n'était pas prévu pour une femme, celui de « clergesse<sup>2</sup> » instruisant des hommes, notamment des hommes d'un certain âge et d'une certaine position sociale.

---

<sup>1</sup> En ce qui concerne ce terme, voir l'étude d'A. von Hülsen-Esch, *Gelehrte im Bild. Repräsentation, Darstellung und Wahrnehmung einer sozialen Gruppe im Mittelalter*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2006.

<sup>2</sup> Au sujet des stratégies linguistiques de féminisation de Ch. de Pizan, voir R. Brown-Grant, « Feminist Linguist avant la lettre ? », in : J. Campbell et N. Margolis (éd.), *Christine de Pizan 2000. Studies on Christine de Pizan in Honour of Angus J. Kennedy*, Amsterdam, Rodopi, 2000, p. 65-77.



Fig. 2 : Christine dans son étude enseignant à un groupe de quatre hommes. British Library. Ms. Harley 4431, f. 259v.

Nous y voyons une jeune femme érudite en position de pouvoir. Elle est munie d'un gros livre représentant l'autorité écrite et est assise de manière surélevée derrière sa table de travail, discutant avec quatre hommes se tenant debout devant elle. Ici, un changement du rôle genré, tel qu'il est décrit sous forme de fable mythologique dans la *Mutacion*, a certainement eu lieu et nous ne pouvons que spéculer l'effet d'une telle représentation du féminin-masculin sur un lecteur contemporain.

Une autre miniature du manuscrit de la *Mutacion de Fortune*<sup>1</sup> présente un être féminin apparenté à Christine qui regarde des images dans la salle de Fortune. Le fait que la féminité corporelle soit conservée et même fortement accentuée dans ces miniatures est surprenant et en flagrante contradiction avec le texte de la *Mutacion de Fortune* qui évoquait également une métamorphose physique. On observe donc une contradiction apparente car :

La 'mutacion' n'est qu'un jeu de mots qui n'a de sens que dans le seul espace du texte : pas même dans celui du manuscrit où les miniatures, au lieu d'entériner sa transformation,

<sup>1</sup> Elle provient d'un manuscrit du *Livre de la Mutacion de Fortune* conservé à la Bayerische Staatsbibliothek München : ms. Cod.gall.11, fol. 53r. La miniature est reproduite dans M. Zimmermann, *op. cit.*, p. 7.

persistent à représenter Christine en femme contemplant les peintures de la salle de Fortune<sup>1</sup>.

Ces quelques remarques montrent qu'aborder l'œuvre et la pensée de Christine de Pizan par le biais du masculin est moins extravagant qu'il a pu paraître au premier abord. C'est justement le fait d'assumer des rôles genrés 'masculins' qui lui confèrent une sensibilité particulière aussi bien à l'égard de ses alliés potentiels que de ses adversaires. Parmi ses alliés figurent des contemporains, comme ses mécènes nobles et son père, le très érudit Tommaso da Pizzano, ou des penseurs du passé comme saint Augustin et les « trois couronnes » : Dante, Pétrarque et Boccace.

Face à la multitude de thèmes et de perspectives qu'aborde le présent ouvrage, il importe ici de choisir une approche apte à cerner cette thématique dans l'œuvre de Christine de Pizan. Ceci est d'autant plus difficile que chez cette écrivaine, le vécu, l'imaginaire et le littéraire sont souvent indissociables et forment un seul 'grand texte', le texte de sa vie. Notre réflexion et l'analyse des textes se baseront sur trois pistes d'investigation : il s'agit tout d'abord de voir qui habite l'*Orvus* des misogynies invétérés et quels sont, par conséquent, les représentants du masculin hostile, avant de passer au *Panthéon* des sages « preudhommes » et des bons pères. Nous nous intéresserons ensuite à la lectrice de Boccace<sup>2</sup> et au rôle de Christine dans les transferts culturels entre la France et l'Italie.

## L'ORCUS OU LE MASCULIN HOSTILE

L'*Orvus*<sup>3</sup> représente pour Christine une sorte de non-lieu de la vie humaine, un lieu où l'harmonie des sexes est gravement perturbée et un lieu de production de discours misogynes et misogames qui connaissent une large diffusion au Moyen Âge tardif. Selon Christine, ce lieu est notamment peuplé du polygraphe Matheolus ou Mathieu le Bigame, alias Jean Le Fèvre, traducteur du long traité en vers intitulé *Les Lamentacions de Matheolus*, une violente satire misogyne du XIII<sup>e</sup> siècle, de même que de l'écrivain et clerc Jean de Meun, auteur du deuxième *Roman de la Rose* et de bien d'autres auteurs et philosophes de l'Antiquité vénérée, dont Ovide.

Christine reconnaît très lucidement le pouvoir et l'autorité de la parole masculine écrite et emploie toute sa verve littéraire à endiguer la portée et la diffusion de cette parole, sorte de *hate speech* médiéval, pour reprendre l'expression de Judith Butler<sup>4</sup>. La parole hostile et misogyne, qui est au Moyen Âge en premier lieu une parole cléricale, appelle une réponse de Christine, un contre-texte, ce qui est du reste le principe fondamental de la *Querelle des Femmes* ou *Querelle des Sexes*, ce grand débat autour du féminin et du masculin que l'on fait, à tort ou à raison, souvent commencer par la *Cité des Dames* de Christine de Pizan. Cet élan et cette volonté de produire des discours contre la parole hostile s'expriment soit dans des passages critiques de ses écrits où elle réfute certaines positions d'auteurs précis, soit dans deux œuvres spécifiquement consacrées à ces controverses proprement dites. Il s'agit tout d'abord de ses écrits contre le *Roman de la Rose*, divulgués entre 1400 et 1403, où Christine remet fortement en question ce 'texte-culte' du XIII<sup>e</sup> siècle et son auteur vénéré par ses contemporains, les pré-humanistes parisiens. Elle poursuit son projet d'une réécriture de l'histoire de l'humanité avec plus de vigueur encore dans *La Cité des Dames* (1404/05). Cette volonté de produire un contre-discours est déclenchée notamment par la

---

<sup>1</sup> Ph. Maupeu, *op. cit.*, p. 451.

<sup>2</sup> Pour une analyse plus détaillée des relations entre Christine de Pizan et Boccace, je renvoie à mon article „Christine de Pizan als Leserin von Boccaccio. Formen des Kulturtransfers zwischen Frankreich und Italien“, in : R. Stillers et A. Aurnhammer (éd.), *Giovanni Boccaccio in Europa. Studien zur seiner Rezeption in Spätmittelalter und Früher Neuzeit*, Harassowitz Verlag, Wiesbaden, 2014, p. 45-68. Une version française paraîtra en 2015 sous le titre « Christine de Pizan, lectrice de Boccace. Formes du transfert culturel entre la France et l'Italie » dans *Atalaya. Revue d'études médiévales romanes*.

<sup>3</sup> Le terme d'*Orvus* n'apparaît pas dans les textes de Christine De Pizan, c'est nous qui l'employons ici, afin d'y rassembler symboliquement les représentants d'une masculinité hostile.

<sup>4</sup> Voir à cet égard J. Butler, *Le pouvoir des mots : discours de haine et politique du performatif*, trad. Ch. Nordmann, Paris, Éd. Amsterdam, 2008.

lecture de Matheolus, et ensuite par celle d'une foule d'autres textes misogynes, de l'Antiquité et du Moyen Âge. Elle parvient ainsi à remettre en question des traditions discursives bien ancrées dans la culture de son époque.

#### AU PANTHÉON DES HOMMES SAGES ET DES « BONS PÈRES »

Chez Christine, les représentations textuelles du masculin sont loin d'être uniformes. C'est ce que l'on constate déjà dans les deux grands textes de controverse mentionnés précédemment. En effet, la *Cité des Dames* est peuplée de représentants d'une masculinité idéale, notamment d'une triade de « bons pères » dans le contexte de la défense du droit des filles aux études. Cette triade se compose de représentants de différentes époques, allant de l'Antiquité jusqu'à l'époque de Christine : il s'agit de Quintus Hortensius (114-50 av. J.-C.), « qui était à Rome un grand rhétoricien et un orateur accompli<sup>1</sup> », père de la Romaine Hortense, du juriste bolognais Giovanni Andrea (v. 1270/75-1348), père de l'Italienne Novella Andrea (?-1333 ?), et du père de Christine elle-même, « grand astronome et philosophe » qui « ne pensait pas que les sciences puissent corrompre les femmes ; il se réjouissait au contraire [...] de voir tes dispositions pour les lettres<sup>2</sup> ». Ces pères excellent dans la transmission de leur savoir ou de leur profession à leurs filles.

Ainsi pouvons-nous, avec le spécialiste de Christine de Pizan Jeffrey Richards, répondre de manière très générale à la question qu'il posait il y a quelques années « Where are the men in the *City of Ladies*<sup>3</sup> ? » (« Mais où sont les hommes dans la *Cité des Dames* ? ») en affirmant que :

[...] partout car les femmes font preuve de leur vertu, c'est-à-dire de leur noblesse au cours de leur expérience historique partagée avec les hommes. Femmes et hommes appartiennent tous les deux au peuple de Dieu et Christine n'a pas l'intention d'exclure ni les uns ni les autres de cette communauté. Dans ce sens, Le Livre de la Cité des Dames se réjouit d'une réconciliation des deux sexes au moment où la liberté féminine se réalisera<sup>4</sup>.

On observe également une autre forme de présence masculine dans l'œuvre de Pizan et dans le « texte » de sa vie. Au cours du débat soulevé par le *Roman de la Rose*, l'écrivaine pouvait en effet compter au moins sur un allié de taille, en l'occurrence sur le théologien Jean Gerson<sup>5</sup>, chancelier de l'Université de Paris, auquel elle fut liée par une « amitié intellectuelle<sup>6</sup> », et qui combattait également le livre de Jean de Meun dans ses prêches et ses écrits. Dans son œuvre, Christine ne s'exprime pas sur la nature de ses relations avec Jean Gerson – ce qui a amené la réalisatrice Stefania Sandrelli à inventer de toutes pièces une (chaste) histoire d'amour entre ces deux intellectuels dans son film *Christina – Christine*. Ceci s'explique non seulement par les contraintes commerciales d'un film (italien) grand public, mais peut-être aussi par notre incapacité à « penser » Christine de manière adéquate, c'est-à-dire à voir en elle une personnalité hors du commun qui occupe une place majeure parmi les intellectuels de son temps.

Ce rôle d'allié masculin peut être également endossé par des écrivains du passé qui font

---

<sup>1</sup> Ch. de Pizan, *La Cité des Dames*, trad. Th. Moreau et E. Hicks, Paris, Stock, 1986, p. 179.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 180.

<sup>3</sup> E. J. Richards, « Where are the Men in Christine de Pizan's City of Ladies ? Architectural and allegorical Structures in Christine de Pizan's *Livre de la Cité des Dames* », in : R. Blumenfeld-Kosinski, K. Brownlee, M. B. Speer et L. J. Walters (éd.), *Translatio Studii. Essays by His Students in Honor of Karl D. Uitti for His Sixty-Fifth Birthday*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1999, p. 221-243.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 221-222 : « [...] everywhere, since women demonstrate their virtue and thus nobility in the course of their historical experiences shared with men. Women and men both belong to the *peuple de Dieu* and Christine wishes to exclude neither women nor men from this body. In this sense, the *Livre de la Cité des Dames* looks forward to a reconciliation of the sexes at the moment of the realization of women's freedom ».

<sup>5</sup> Pour le rang de ce théologien et écrivain, voir J. Krynen, *L'empire du roi. Idées et croyances politiques en France, XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1993, p. 281-283.

<sup>6</sup> Voir à cet égard J. Richards, « Christine de Pizan et Jean Gerson : An Intellectual Friendship », in : J. Campbell et N. Margolis (éd.), *Christine de Pizan 2000. Studies on Christine de Pizan in Honour of Angus J. Kennedy*, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 2000, p. 197-208. L'auteur dépiste non seulement plusieurs liens directs ou « obliques » (p. 201) entre leurs œuvres, mais suggère aussi qu'ils se connaissaient personnellement.

figure d'autorités irréfutables, comme le montre son recours fréquent à Boccace dans la *Cité des Dames*, et tout particulièrement dans le contexte de l'éducation des femmes où le nom de l'auteur du *De claris mulieribus* ne cesse de résonner.

Quant à son père Tommaso, il est implicitement présent en qualité d'astrologue dans le *Livre du Chemin de long estude*, l'histoire d'un voyage dans le ciel étoilé avec la Sybille de Cumès. Christine l'évoque plus explicitement dans les passages autobiographiques de la *Mutacion de Fortune* et surtout dans l'*Avision Christine*, où elle fait un portrait très nuancé de ce personnage, portrait qui toutefois ne manque pas d'accents critiques, et qui culmine dans le récit de sa mort exemplaire. Elle l'intègre dans son « panthéon », lieu de mémoire des représentants d'une masculinité idéale, perpétuant ainsi sa mémoire à travers son œuvre. Pourtant, le rapport de Christine à son père est caractérisé par un manque, par un héritage perdu, car « le personnage sublime du père [...] figure le paradoxe de l'*auctor* sans postérité, digne de transmettre son bien intellectuel mais dont l'*auctoritas* est court-circuitée par l'institution (littéraire, cléricale, familiale<sup>1</sup>) ». En même temps, Christine transforme habilement cette situation de manque d'une formation intellectuelle plus systématique, dont elle ne cesse de chercher l'origine dans les structures sociales et mentales de son époque<sup>2</sup>, en « mythe fondateur de sa clergie : les contingences de la vie, en réactivant les vertus naturelles de l'esprit, vont permettre en partie de reconstituer le trésor paternel perdu<sup>3</sup> ».

Cependant, dans ce « panthéon », le Roi Charles V, mort en 1380, est incontestablement le personnage dominant et la figure 'paternelle' par excellence. En 1404, peu de temps avant la rédaction de la *Cité des Dames*, Christine lui consacre, à la demande de ses mécènes « paternels » Philippe Le Hardi et Jean de Berry, une vaste biographie panégyrique intitulée *Le livre des fais et bonnes meurs du Sage Roy Charles V*, considérée aujourd'hui encore comme un ouvrage de référence. Elle lui confère l'attribut de « Sage » – qui restera associé à ce roi modèle, miroir de vertus et de sagesse et protecteur bienveillant et généreux de son père et de toute sa famille – « comme, en ma jeunesse et enfance, avec mes parens, je fusse nourrie de son pain<sup>4</sup> ». C'est Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, le frère cadet de Charles V, qui le premier, en 1403, lui demande d'écrire ce livre sur le roi défunt. En s'approchant de Philippe le Hardi et guidée par les hommes de son entourage, Christine, « avec [s]es gens<sup>5</sup> », pénètre dans un univers masculin, le Louvre, où finalement elle le trouve « retrait, assez solitaire<sup>6</sup> », et en la seule compagnie de son fils. Mais Philippe meurt à son tour en 1404, et avec lui, Christine perd un de ses pères symboliques « qui, confort, aide et soutenaill de vie a este à moy et au petit colliege veduval de la famille<sup>7</sup> ».

Avec son livre sur le « Sage Roy Charles V », un monument textuel érigé à la mémoire du souverain, elle s'acquitte donc d'une commande d'un de ses protecteurs paternels. Mais elle s'acquitte aussi d'une dette de reconnaissance envers le souverain sans lequel sa vie aurait pris un tout autre tournant. Elle crée ainsi une forme médiévale de ce que Sigrid Weigel désigne, en parlant d'auteurs du XX<sup>e</sup> siècle, un « *Vaterbuch*<sup>8</sup> », où elle se positionne par rapport à ses « pères », c'est-à-dire par rapport à son père biologique Tommaso et à son père « social », Charles V.

---

<sup>1</sup> Ph. Maupeu, *op. cit.*, p. 457-458.

<sup>2</sup> Cf. à ce sujet : Ch. de Pizan, *Le Livre de la Mutacion de Fortune*, *op. cit.*, t. 1, p. 21 : « Mais, pour ce que fille fu nee, / Ce n'estoit pas chose ordenee / Que en riens deusse amander / Des biens mon père, et succéder / Ne poz à l'avoir qui est pris / En la fonteine de grant ris, / Plus par coustume que par droit. / Se droit regnoit, riens n'y perdroit / La femelle, ne que le filz [...] »

<sup>3</sup> Ph. Maupeu, *op. cit.*, p. 457.

<sup>4</sup> Ch. de Pizan, *Le livre des fais et bonnes meurs du Sage Roy Charles V*, 2 vol., S. Solente (éd.), Paris, Champion, 1936-1941, vol. 1, p. 193.

<sup>5</sup> *Ibid.*, vol. 1, p. 7.

<sup>6</sup> *Ibid.*, vol. 1, p. 8.

<sup>7</sup> *Ibid.*, vol. 2, p. 111.

<sup>8</sup> S. Weigel, *Die Stimme der Medusa. Schreibweisen in der Gegenwartsliteratur von Frauen*, Dülmen, Tende, 1995, p. 160-167.

## LA LECTRICE DE BOCCACE

Ce dernier point nous amène à examiner la façon dont Christine se positionne par rapport aux modèles littéraires, aux grands auteurs que l'on peut également considérer comme des « pères ». Nous n'aborderons ici qu'un seul exemple, celui de Boccace, afin de montrer que Christine agit comme *passer culturel* entre la France et l'Italie et participe activement aux processus de canonisation et de constitution d'une mémoire culturelle (*kulturelles Gedächtnis*<sup>1</sup>) pour cet auteur qui à l'époque est encore pratiquement inconnu en France.

Dans la troisième partie fortement autobiographique de son *Advisio Cristine*, il est question de la fragilisation sociale et émotionnelle croissante de Christine après la mort de trois figures protectrices, celles du roi Charles V, de son père et de son époux. Mais l'écrivaine évoque aussi une autre césure, celle d'un changement radical de son mode de vie et du choix d'une « vie abstraite et solitaire<sup>2</sup> » apparentée à celle dont Pétrarque fait l'éloge dans *De vita solitaria* :

Ainsi [...] considerant le monde tout plain de laz perilleux, et qu'il n'est fors pour toute fin ung seul bien, qui est la voie de verité, me tiray au chemin ou propre nature et constellacion m'encline, c'est assavoir en amour d'estude. Adonc cloy mes portes, c'est assavoir mes sens, que plus ne fussent tant vagues aux choses foraines, et vous happay ces beaulx livres et volumes et dis que aucune choses recouvreroie de mes pertes passées<sup>3</sup>.

Ainsi [...] considerant le monde tout plein de pièges périlleux, et me disant que quel que soit le but qu'on se donne, le seul bien est la voie de la vérité, je me dirigeai vers le chemin où me portent ma nature et mon thème astral, à savoir l'amour de l'étude. Alors, je fermai mes portes, c'est-à-dire mes sens, pour qu'ils ne se laissent plus égarer par les choses du dehors, et je vous happai ces beaux livres et volumes, disant que je récupérerais au moins quelque chose de mes pertes passées<sup>4</sup>.

Nous serions curieux de savoir si les œuvres de Boccace, Dante et Pétrarque figurent également parmi ces « beaux livres et volumes » évoqués par notre auteure. Les œuvres de ces « trois couronnes » font sans aucun doute partie de sa bibliothèque. En tout cas, elles sont omniprésentes dans ses écrits, dans la mesure où elles renvoient au canon littéraire italien et à des « pères » littéraires par rapport auxquels Christine doit se positionner<sup>5</sup>. Elles ont non seulement une grande importance pour la conception que Christine a d'elle-même en tant qu'intellectuelle, mais aussi du fait qu'elles l'incitent à endosser le rôle de médiatrice entre la France et l'Italie.

Christine de Pizan est considérée de nos jours comme l'auteur d'expression française dont l'œuvre est le plus fortement empreint de littérature italienne<sup>6</sup>. Elle est l'une des premières lectrices de Boccace en France<sup>7</sup> et s'inspire surtout de trois de ses ouvrages. Ainsi, elle a dû connaître son *Elegia di Madonna Fiammetta*, une œuvre en prose considérée comme le premier roman psychologique en langue vernaculaire. Dans ses *Cent Ballades d'Amant et de Dame* (1410). Christine fait sienne « la [...] nouveauté de ce texte » qui nous présente « une parole d'une femme

---

<sup>1</sup> Pour ce concept, voir J. Assmann, *La mémoire culturelle. Écriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques*, trad. D. Meur, Paris, Aubier, 2010.

<sup>2</sup> Ch. de Pizan, *Le Livre de la Mutacion de Fortune*, *op. cit.*, t. 4, p. 80, avec ces vers sur lesquels se termine son poème historique : « J'ay choisie pour toute joye / (Quelqu'aultre l'ait), telle est la moye, / Paix, solitude volumtaire / Et vie astracte [et] solitaire ».

<sup>3</sup> Ch. de Pizan, *Le Livre de l'advisio Cristine*, *op. cit.*, p. 109-110.

<sup>4</sup> Ch. de Pizan, *La vision de Christine*, trad. A. Paupert, in : *op. cit.*, p. 507.

<sup>5</sup> Voir à ce sujet et au sujet de son prédécesseur E. Deschamps L. Walters, « Fathers and Daughters : « Christine de Pizan as Reader of the Male Tradition of Clergie in the *Dit de la Rose* », in : E. Jeffrey Richards (éd.), *Reinterpreting Christine de Pizan : Essays in Honor of Charity Cannon Willard*, Athens, University of Georgia Press, 1992, p. 63-76.

<sup>6</sup> Cf. G. Bianciotto, « Connaissance et diffusion des œuvres italiennes en France au xv<sup>e</sup> siècle », in : *id.*, *Le Roman de Troyle*, vol. 1, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 1994, p. 14-33, p. 26 : « Dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, l'italianisme ainsi compris comme l'abord direct d'une culture exprimée en italien n'appartient guère qu'à Christine ».

<sup>7</sup> Pour plus de détails voir P. Caraffi, « Boccaccio e Christine de Pizan », in : G. M. Anselmi, G. Baffetti, C. Delcorno et S. Nobili (éd.), *Boccaccio e i suoi lettori. Una lunga ricezione*, Bologna, Il Mulino, 2013, p. 117-128, et M. Zimmermann, « Christine de Pizan, lectrice de Boccace. Formes de transfert culturel entre la France et l'Italie », à paraître en 2015 dans *Atalaya. Revue d'études médiévales romanes* (<http://atalaya.revues.org/>).

qui assume la totale responsabilité de son discours<sup>1</sup> ». Du reste, elle adapte son propre roman au niveau de la forme et de la matérialité au public de la cour française et de l'entourage féminin d'Isabeau de Bavière, tout en y intégrant une dimension didactique.

Par ailleurs, elle a certainement lu et relu la compilation *De claris mulieribus* de Boccace, un recueil de portraits de femmes illustres, genre qui connaîtra un grand succès au XVI<sup>e</sup> siècle dans le contexte de la *Querelle des Sexes*. Boccace écrit cet ouvrage de vieillesse inspiré par le *De viris illustribus* de Pétrarque vers 1361/62 et le dédie à sa mécène Andrea Acciaiuoli. Ce vaste compendium de l'excellence féminine sera une source d'inspiration majeure pour la *Cité des Dames*. Chez Boccace, une centaine de portraits d'héroïnes païennes est présentée dans un ordre chronologique, souvent agrémentés souvent d'une touche critique, voire misogynne. Dans sa *Cité des Dames*, Christine procède à un remaniement radical, ce qui se reflète déjà dans le fait qu'elle s'adresse, à travers l'idiome choisi, le français, à un nouveau lectorat. De plus, elle remplace l'ordre chronologique qui est celui de Boccace par un groupement thématique et elle dynamise également les personnages féminins qui, chez l'auteur italien, paraissent statuaire et statiques, tandis que dans la *Cité des Dames* ils émergent du dialogue de deux locutrices et d'un échange verbal rapide. Ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple, le portrait de la reine Sémiramis<sup>2</sup> devient la première pierre de la construction de la *Cité*, y figure comme « chef de file d'une cohorte de dames illustres, célibataires ou veuves » et « suscite sur la scène au moment le plus important de l'édification<sup>3</sup> ». En outre, Christine adapte et taille les histoires empruntées à ses propres besoins : elle libère le portrait de Sémiramis de nombreuses anecdotes qui donnent des détails secondaires, souvent scabreux, ou qui varient des topoi misogynes<sup>4</sup>, enlève des ambiguïtés et crée « un portrait cohérent<sup>5</sup> » de cette reine mythique.

Le *Décameron* est la troisième œuvre de Boccace dont s'inspire l'auteure. Elle en extrait quatre nouvelles qui deviendront par la suite les plus célèbres de ce recueil, à savoir l'histoire d'Elisabetta (IV, 5), celle de la femme de Bernabò (II, 9), puis celle de Ghismonda, fille de Tancredi (IV, 1) et finalement celle de Griselda (X, 10), déjà célèbre à son époque grâce à la traduction latine de Pétrarque. Ces quatre nouvelles, qui chez Boccace sont réparties sur plusieurs journées, sont extraites de leur contexte initial et transposées dans le nouveau projet de la *Cité des Dames*, projet innovant en termes de genre et d'argumentation. Citons un seul exemple pour illustrer ces reconfigurations : l'histoire de l'éloquente Ghismonda qui, chez Boccace, nous est racontée par Fiammetta au début de la quatrième journée. Le cadre narratif est ici constitué par les destins des amants malheureux : « [...] si ragiona di coloro li cui amori ebbero infelice fine<sup>6</sup> ». Il en va tout autrement du projet narratif et argumentatif de la *Cité des Dames*, où Ghismonda figure comme une „femme forte“ douée d'une grande éloquence et comme un exemple servant à réfuter le reproche de l'inconstance des femmes en amour. Du reste, comme déjà dans ses adaptations des histoires puisées dans *De claris mulieribus*, on constate que dans toutes les phases d'adaptation et de transformation de l'histoire de Ghismonda, Christine s'attache à éviter les écueils des clichés misogynes dont Boccace a doté son personnage et à ne jamais subordonner son rang social et le comportement qui est y lié à son identité genrée<sup>7</sup>.

Dans leur ensemble, ces rapports avec l'œuvre de Boccace n'ont rien de tâtonnant et ne traduisent aucunement l'attitude d'une auteure débutante à la recherche de modèles à suivre. Tout

---

<sup>1</sup> S. Stolf, « L'Elegia di Madonna Fiammetta. Le jeu polyphonique du discours persuasif », in : *Cahiers d'études italiennes* [en ligne], 2, 2005, mis en ligne le 15 octobre 2006, consulté le 27 octobre 2014. URL : <http://cei.revues.org/249>.

<sup>2</sup> Au Livre I, chap. 15 de la *Cité des Dames*.

<sup>3</sup> Voir l'analyse détaillée de L. Dulac, « Un mythe didactique chez Christine de Pizan : Sémiramis ou la Veuve héroïque (Du *De mulieribus claris* de Boccace à la *Cité des Dames*) », in : F. Simone (éd.), *Mélanges de philologie romane offerts à Charles Camproux*, Centre d'Études Occitanes de l'Université Paul Valéry, Montpellier, 1978, p. 315-331 ; p. 316.

<sup>4</sup> Cf. *ibid.*, p. 317.

<sup>5</sup> *Ibid.*, loc. cit.

<sup>6</sup> G. Boccaccio, *Decameron*, in : V. Branca (éd.), *Tutte le opere di Giovanni Boccaccio*, vol. 4, Milan, Mondadori, 1976, p. 343.

<sup>7</sup> Pour une comparaison détaillée voir M. Zimmermann, « Christine de Pizan, lectrice de Boccace. Formes du transfert culturel entre la France et l'Italie » in : *Atalaya. Revue d'études médiévales romanes* (à paraître).

en faisant preuve d'une grande estime pour l'auteur toscan, Christine poursuit en premier lieu ses propres stratégies d'écriture.

## CONCLUSION

Soulignons tout d'abord la richesse et la force innovante de la réflexion de Christine sur le principe masculin, réflexion qui traverse son œuvre de manière implicite et explicite. Comme nous l'avons vu au début, l'ancrage de Christine de Pizan dans la mémoire culturelle contemporaine et son féminisme sont des faits 'durables', ce qui s'explique sans doute par la réflexion différenciée sur le principe du masculin que son œuvre véhicule et qui, chez elle, est également synonyme d'une pratique.

De fait, nous avons observé chez elle et à plusieurs niveaux une conscience aigüe des stratégies qu'une « femme vesve, orpheline d'amis » et responsable de son « petit collègue veduval de [s]a famille<sup>1</sup> » doit mettre en œuvre pour survivre dans la société de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Au niveau pragmatique, ceci se reflète dans une recherche très circonspecte d'alliés, et de mécènes puissants et bienveillants, ainsi que dans la construction de filiations paternelles. Ces 'bons pères', biologiques ou symboliques, et ses mécènes représentent une masculinité bienveillante dont les représentants sont également admis dans la *Cité des Dames*.

Au niveau des textes, nous avons vu comment Christine développe et affine des stratégies rhétoriques et argumentatives contre des traditions textuelles hostiles, avant tout d'origine cléricale et dont le *Roman de la Rose* de Jean de Meun est un exemple majeur. Mais elle détecte également des strates d'une pensée misogyne chez des auteurs vénérés, comme c'est le cas de Boccace dans *De claris mulieribus*. Le rapport de Christine à cet auteur nous éclaire en outre sur sa manière de se positionner par rapport à ce 'géant' littéraire de la génération antérieure. Elle joue ici également un rôle considérable en tant que *porteur culturel* et est la première à faire connaître Boccace en France<sup>2</sup>.

Dans une optique moderne, sa création d'une mythologie personnelle dans la *Mutacion de Fortune* est particulièrement fascinante. Elle lui permet d'expliquer à son lectorat pourquoi elle endosse un nouveau rôle genré et comment se déroule sa « mutacion » en homme. En même temps, et malgré la 'modernité' fascinante d'une telle création d'images, on s'aperçoit à quel point l'auteure est solidement ancrée dans la pensée médiévale par son recours à l'allégorie de Fortune qui « accède au statut de personnage à part entière, comme principe gouvernant l'histoire de Christine<sup>3</sup> ».

Ces stratégies constituent pour ainsi dire le 'kit de survie' idéal d'une femme de lettres du Moyen Âge et serviront également de modèles aux générations ultérieures d'écrivaines, à Marguerite de Navarre et à bien d'autres, qui s'inspireront non seulement des œuvres de Christine de Pizan, mais aussi de ses stratégies de création d'images d'auteure, dans le cadre de ce que l'on appelle aujourd'hui l'autopromotion. Ces procédés ont sans doute contribué à garantir sa survie durant les siècles suivants et jusqu'à notre époque, où on la retrouve dans des contextes parfois tout à fait inattendus<sup>4</sup>. Christine de Pizan, aussi médiévale qu'elle soit, a par sa pensée tournée vers l'avenir ouvert la voie à des changements dans bien des domaines<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Ch. de Pizan, *Le livre des fais et bonnes meurs du Sage Roy Charles V*, vol. 1, p. 110-111.

<sup>2</sup> Sur ces processus, voir M. Zimmermann, « Christine de Pizan, lectrice de Boccace. Formes du transfert culturel entre la France et l'Italie » in : *Atalaya. Revue d'études médiévales romanes* (à paraître).

<sup>3</sup> Ph. Maupeu, *op. cit.*, p. 432.

<sup>4</sup> Par exemple comme patronne du « Pizan's Honor Gala » organisé chaque année à Washington en faveur de la construction d'un National Women's History Museum.

<sup>5</sup> Je tiens à exprimer ici ma profonde gratitude à Béatrice De March du Frankreich-Zentrum de la Freie Universität Berlin : sans son aide précieuse, ce texte n'aurait pas vu le jour.